

Jean Augustin Bussière (1872-1958)

Un trait d'union entre la France et la Chine*

*Jean Augustin Bussière (1872-1958), a bridge-builder
between France and China*

par Jean Louis BUSSIÈRE **



*Jean Augustin Bussière, école du Service de santé
de la Marine et des colonies (1892-1895).
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

Au printemps 2014, le président de la République chinoise Xi-JinPing accompagné par le Ministre des Affaires Étrangères Laurent Fabius, salue en comité restreint à la Fondation Charles de Gaulle une demi-douzaine de descendants de Français ayant laissé une trace en Chine. Il s'adresse ainsi au fils de Jean Augustin Bussière : "Je connais l'histoire de votre père, un médecin militaire français qui a aidé au mépris du danger les Chinois à lutter contre les envahisseurs japonais, c'est un héros pour notre nation et un modèle pour le cinquantenaire des relations France-Chine". Il le répètera lors de son discours au quai d'Orsay le lendemain, et un an plus tard devant 70 chefs d'état à la réception à l'Assemblée du Peuple pour le 70ème anniversaire de la fin de la guerre contre l'envahisseur (1945-2015). Les journaux et les médias de ce pays de 1 milliard 300 millions d'âmes titrèrent alors : retour à la lumière d'un médecin français. Qui donc était le docteur Jean Augustin Bussière pour

* Séance de mars 2018.

** Fils de Jean Augustin Bussière ; 4, rue Rosa Bonheur, 75015 Paris ; Jeanlouisbussiere@orange.fr

mériter un tel honneur, 60 ans exactement après avoir été chassé de ce pays qu'il considérait comme sa seconde patrie ?

Fils d'un instituteur de campagne sur les bords du Cher, Jean Augustin voit le jour le 9 Juillet 1872 à Chard dans la Creuse. Aîné de sept enfants, il fut ballotté d'une école élémentaire à l'autre lors des déménagements familiaux. Il perd sa mère très tôt ; atteinte de folie après une fièvre puerpérale à la naissance d'Adolphe, son dernier enfant, elle sera internée dans un asile à Limoges, et c'est peut-être ce qui le poussera plus tard vers l'étude de maladies infectieuses et vers la gynéco-obstétrique... Pour l'heure la famille est si démunie que Jean Augustin obtient une bourse pour poursuivre ses études au lycée d'Aubusson. C'est sans doute un amiral en retraite, ami du père qui influencera fortement le choix de Jean Augustin de choisir la médecine navale, soigner et voyager à travers le monde. Après son baccalauréat, Jean Augustin entre en 1890 à l'Ecole de médecine de la Marine de Brest. De là il intègre la nouvelle Ecole de médecine de la Marine et des Colonies de Bordeaux d'où il sort en 1895. Aide anatomiste à la faculté de Bordeaux, il rédige sa thèse sur "la Loi de Trolard, recherches anatomiques et physiologiques sur les rapports des artères de l'encéphale avec les sinus qu'elles traversent". Après un bref passage à l'Hôpital maritime de Cherbourg comme aide chirurgien, il part fin 1895 pour le Sénégal, jeune colonie française où sévissent peste, choléra, toutes les parasitoses tropicales.

Le Sénégal

La lutte contre les maladies infectieuses devenue une étape clé de la conquête et de la pacification des nouveaux territoires, une armée de jeunes médecins militaires est envoyée pour appliquer les principes de Pasteur, l'hygiène et pour tester grandeur nature les nouveaux vaccins. En soignant et en élevant leur niveau de vie et leur niveau sanitaire, les colonisés souhaiteront eux-mêmes être associés à la France, tel est le discours de l'époque tenu par l'administration coloniale et militaire, et soutenue par Pasteur et ses élèves dont au premier rang Charles Nicolle et Albert Calmette. Quand Bussière est de retour à sa base à Saint-Louis, il est à bonne école avec son aîné de 10 ans, Emile Marchoux (1862-1943). Ce dernier est déjà célèbre pour avoir mis au point dans le labo d'Emile Roux à l'Institut Pasteur le premier sérum antimicrobien contre le charbon, et après avoir bourlingué au Dahomey et en Cochinchine il arrive à Saint-Louis pour créer le premier laboratoire de microbiologie d'Afrique, trois mois avant l'arrivée de Jean Augustin Bussière et il sera donc un de ses maîtres, tout comme Albert Clarac (1854-1934), en poste à Dakar et qui se fait détacher au même moment à Saint-Louis, principale porte d'entrée de l'époque sur le Sénégal, grâce à la voie fluviale. Bussière jeune médecin accompagne les missions qui remontent le fleuve et on retrouve sa trace à Matam, sur les pas des grandes expéditions sahéliennes comme celle du Colonel Marchand. Le toubib découvre le désert mauritanien au Nord, la brousse intertropicale, le Sud marécageux en Séné­gambie, le Sahara à l'Est. Des années plus tard, il racontera avec humour à ses sœurs qu'au cours d'une attaque de nuit par une tribu il est blessé par une flèche empoisonnée, et qu'il doit extirper lui-même au bistouri la pointe qui aurait pu lui être fatale. Il observe les mœurs et coutumes des tribus et collectera divers objets de cuir travaillés par les nomades du Nord Sénégal dont sa fille Suzanne fera don en 1953 au Musée de l'Homme (actuellement au Musée des Arts Premiers).

L'Inde française et le Tonkin

Le jeune médecin reçoit sa deuxième affectation dans les comptoirs de l'Inde française. Il travaille à Karikal, à Mahé et surtout à Pondichéry pour diffuser la vaccination antivariolique et la lutte contre le choléra. Il prend la direction de l'École de médecine de Pondichéry, la plus ancienne des écoles françaises d'outre-mer, créée en 1863 et destinée à former des officiers de santé et des vaccinateurs. C'est sa période faste au niveau de l'écriture et il remonte aux congrès de pathologie tropicale nombre de publications, comme cinq cas d'éléphantiasis à Karikal, un cas d'ainhum à Pondichéry. Il fait la première description de l'homme au cou de Chapelle, anomalie morphologique, qu'il juge congénitale, d'atrophie du faisceau acromio-mastoidien. Cette maladie rare marquée par des rétractions et malformations musculosquelettiques (arthrogryposis ou multiple pterygeal syndrome) est redécouverte en 1978 par Escobar (qui décrit 11 cas) et nommée "syndrome d'Escobar" par le Dr Smith dès 1982, mais si les auteurs indiens ont écrit que la première description mondiale est l'œuvre de J.-A. Bussière, les anglo-saxons ne le citent pas. Bussière se fait remarquer en décrivant la situation endémo-épidémique du choléra au Sénégal et en Inde en 1900, ce qui lui vaut une médaille de bronze des épidémies, et surtout des résultats relatifs à l'organisation de la lutte antivariolique présentés à l'Académie de médecine, qui lui attribue la médaille de vermeil pour sa contribution au développement de la vaccine. Il fait aussi le point sur la pratique médico-légale dans les établissements français de l'Inde dont on imagine les difficultés face aux pratiques mortuaires ancestrales de cette société de castes. Dans ce milieu colonial il est de bon goût dans les soirées de présenter une jeune fille à un jeune officier en vue. Jean Augustin convole avec Marion Pernon, la fille d'une famille de Lyonnais, dont une branche aventurière s'installe à Pondichéry dès la fin du XVIIIème siècle, et dont les ancêtres furent capitaine du port de Pondichéry puis négociants rayonnant sur la route des Indes, le Cap, l'Isle Bourbon, l'Isle de France, les Maldives, et dont l'autre branche lyonnaise aura pour célébrité Camille Pernon (1753-1808), créateur d'une célèbre fabrique de soieries lyonnaise qui habillera la Cour de Louis XVI et Napoléon 1er. Mais la médecine pasteurienne est encore à ses débuts dans l'Asie extrême, et c'est au Tonkin, à huit jours de bateau de Pondichéry, que le jeune couple débarque dans le port de Saïgon en 1902 car le Dr Bussière est appelé pour renforcer l'équipe de vaccination de l'institut Pasteur de Saïgon que dirige Paul-Louis Simon. Ce dernier vient d'arriver lui aussi d'Inde un an plus tôt pour succéder à Calmette. J.-A. Bussière sera amené à en être le directeur adjoint par intérim. Grâce à Calmette l'institut Pasteur de Saïgon dispose dès 1891 de la principale base de fabrication de la vaccine antivariolique qui est exportée dans tout le Sud-Est asiatique (avant d'être relayée par des unités locales). Bussière vaccine donc à tour de bras dans les villages proches de Saïgon dans la moitié des rizières tropicales. A-t-il croisé Calmette ? C'est presque sûr, mais est-ce à Saïgon ou dans un congrès, cela reste à déterminer ; il rédigea et prononcera une conférence sur ses maîtres Roux et Calmette devant ses étudiants chinois 30 ans plus tard. À Saïgon il croise aussi Yersin qui travaille d'arrache-pied avec le gouverneur de la Cochinchine Paul Doumer, au projet d'ouverture du laboratoire de Nha-Trang, qui voit le jour en 1902.

La Perse

De retour en métropole le couple doit partir au 1er Régiment d'Infanterie coloniale de Lorient, la porte maritime de l'Inde bien sûr, mais J.-A. Bussière est pressenti pour aller renforcer la lutte contre la peste et le choléra, détaché auprès de la légation à Téhéran,

plus exactement médecin des consulats de France et de Russie en Perse, et conseiller personnel des gouverneurs de Bassora et de Chiraz. C'est un poste tout à la fois médical et diplomatique, car tout est bon pour la métropole comme pour le tsar afin de contrer l'influence des Britanniques, avides de contrôler le golfe et ses colossales réserves de pétrole. Sa nomination comme Médecin en Chef des douanes du Golfe persique, basé à Bender-Bouchir, lui vaut la fureur des Anglais qui l'accusent de saper l'autorité du chirurgien britannique résident en organisant des mesures locales de prévention du choléra et de la peste. Mais les résultats des Français sont efficaces, tant sur le contrôle des épidémies que sur la maîtrise locale de la force maritime, car contrôler les rats sur les bateaux permet de contrôler les trafics de tout poil dans ces mers infestées de pirates et d'espions. Cela lui vaudra la Croix de Saint Stanislas des mains de l'ambassadeur du Tsar en 1907, mais aussi dans la lutte contre la peste les remerciements du Shah Mozzafar-al-Din, francophile qui va faire ses cures thermales à Vittel, et qui lui décerne la médaille et le titre envié et pompeux de Commandeur du Lion et Soleil de Perse. Les autorités françaises lui décerneront alors la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Sur le terrain il étudie avec le Dr Nattan-Larrier la leishmaniose cutanée qui sévit partout au Moyen-Orient, et que l'on appelle localement bouton de Bouchir, et plus au Nord bouton d'Alep. Ils présentent leurs travaux à Paris et Émile Marchoux lui demande de rédiger l'article sur le bouton d'orient dans le traité de pathologie exotique chez Baillière en 8 tomes, la référence du savoir des "médecins coloniaux" de l'époque en 1908. Jean Augustin entre dans la toute nouvelle Société de pathologie exotique créée en cette même année 1908 par Marchoux et Laveran.

En Perse il s'accoutume, et découvre les fastes de l'Orient et des palais arabes, il voyage avec son épouse qui met au monde sa première fille Suzanne en 1904 à Bouchir, et pendant que Madame pouponne il occupe ses loisirs à faire des observations dans le désert sur la faune et la flore, et comme beaucoup de pasteuriens à qui la formation a donné un sens aigu de l'observation de la nature du microscope à la jumelle, il envoie des coléoptères au muséum d'histoire naturelle et l'une de ses bestioles, ramassée en 1905 dans la région de Bender, reste attachée à son nom jusque dans la révision des classifications auprès des entomologistes actuels 100 ans plus tard.

Les Invalides

La famille rentre par la voie maritime et le détroit d'Ormuz et surtout le canal de Suez qui a singulièrement raccourci le trajet vers l'Océan indien. De 1909 à 1913, Jean Augustin Bussière est promu adjoint au Directeur du Service de santé des Colonies, et réside près de l'Institut Pasteur, et il se rend quotidiennement à pied aux Invalides. Il retrouve à Paris son frère Francis Bussière (1880-1944) qui a suivi la même carrière que son grand frère à Bordeaux, et fait des missions en Serbie, avant de s'orienter sur une carrière d'hygiéniste reconnue jusque dans les rangs de la Société des Nations. Jean Augustin s'ennuie dans les bureaux parisiens et les grands espaces lui manquent. Sa seconde fille, Ginette, naît en 1910 au 17, boulevard Pasteur. Il approfondit ses connaissances et sa pratique en chirurgie et en gynéco-obstétrique en particulier. Il se passionne pour l'aventure médicale de son ami Yersin qui, en 1894, a découvert le bacille pesteux en Chine où les épidémies font rage. C'est décidé, il repartira pour la Chine et on y ouvre un poste à Tien-Tsin, mais le maréchal Joffre dont il soigne la famille le retient pour les manœuvres Touraine de l'automne 1912. Il retarde jusqu'au printemps 1913 son départ. Le voyage est long, six semaines, et le couple profite avec ses deux enfants des escales

de Port-Saïd, Djibouti où l'esprit d'Henri de Monfreid règne en maître, puis c'est Colombo où il se lie d'amitié avec le marchand d'art et collectionneur Albert Baur, Singapour, Saïgon, Canton, Shanghai et enfin Tien Tsin. Quand il montre ses lettres d'accréditation à la légation de France à Pékin, il a 41 ans et il ne sait pas encore qu'il passera les 41 années suivantes sur le sol chinois.

Le médecin en Chine

Il est affecté comme professeur de l'École de Médecine Navale de Tien Tsin et chef de service du 16ème Régiment d'Infanterie Colonial. À peine arrivé il assiste avec Segalen (qui en fait dans ses lettres un récit poignant) aux derniers instants de leur malheureux camarade Joseph Chabaneix (1870-1913) qui meurt du typhus exanthématique en avril 1913. En fait il est très rapidement appelé à Pékin comme médecin de la légation (puis de l'ambassade) de France à Pékin (1913 à 1946) où il succède à Victor Segalen, son cadet à Santé navale, et qui se passionne davantage pour la statuaire chinoise, et part avec Gilbert de Voisins faire une grande expédition dans le Grand ouest chinois pendant un an (1913-1914). Jean Augustin Bussière devient ainsi le médecin conseiller de la présidence, et il partage avec le Dr Watt Wing Ts25, le médecin chinois directeur de l'école de Médecine navale de Tientsin les derniers jours de Yuan Shikai, autoproclamé empereur de Chine en 1916.

Il restera le conseiller médical des présidents de la République chinoise Li Yuanhong (1916-1917), Feng Guozhang (1917-1918), Xu Shichang (1918-1922), Cao Kun (1923-1924). Parallèlement sa proximité avec la communauté religieuse française lui apporte le poste de médecin-chef de l'Hôpital Saint- Michel (1913-1937), puis médecin-chef honoraire jusqu'en 1951. Il fera agrandir l'hôpital pour y accueillir aussi bien les Chinois que les étrangers du quartier des légations et les Chinois de Pékin qui découvrent avec avidité la nouvelle médecine occidentale. Il devient rapidement le médecin français emblématique de la vie locale et marque son passage comme un médecin de terrain, à l'écoute de ses patients illustres ou inconnus, mais aussi comme un humaniste préoccupé du sort des pauvres et des réfugiés. Sa clientèle est éclectique et, comme chirurgien gynécologue, il accouche aussi bien les femmes de la cour impériale déchuë qui vit toujours dans la Cité interdite, que les épouses des futurs responsables de la Chine moderne qui admirent et copient l'Occident tout en combattant l'impérialisme des puissances coloniales. Il arrachera une dent au



*Jean Augustin Bussière à l'hôpital français Saint-Michel à Pékin (vers 1937).
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

Bouddha vivant Blo-Bzang Chos-Kyi-Nyi-ma, le neuvième Pen Chen Lama, et il soignera aussi un jeune bibliothécaire de l'Université de Pékin encore inconnu Mao-Tse-Toung.

Il n'en oublie pas ses fondamentaux pasteurien, il est élu médecin hygiéniste du quartier des légations, et fera des missions dans les hôpitaux de province à la demande du gouvernement chinois. Il dirige le Comité international de lutte contre la peste lors d'une nouvelle épidémie en Mandchourie en 1920-21 et Yersin lui envoie directement des



Jean Augustin Bussière (en blanc au centre au 1er rang) président de la commission internationale pour l'épidémie de peste de 1921 en Mandchourie.

Photo Association Jean Augustin Bussière.

vaccins depuis Nha-Thrang. Dans son courrier on retrouve une longue notice adressée au gouverneur d'Indochine, pour justifier la création d'un nouvel Institut Pasteur à Pékin. En fait c'est à Shanghai, le Paris de l'Orient où la communauté française rayonne, que s'ouvre le premier Institut Pasteur dirigé par Raynal, en 1938, tandis que Bussière s'occupe de la formation des médecins chinois dans l'Université l'Aurore où la section médecine est ouverte depuis 1912. À la demande réitérée de ses amis jésuites, et du directeur le RP Germain, Bussière accepte de devenir le premier doyen de l'Aurore à Shanghai. De nombreux médecins militaires et civils s'y succèdent : Sibiril (de 1916 à 1931), Brugeas (1924-1938), Allary (1925-1935), Santelli (1927- ?), Malval (1934-1946), Viéron (1929-1946), pour n'en citer que les principaux et Jean Augustin y vient régulièrement pour faire passer les diplômes. Mais c'est surtout à Pékin qu'il enseigne et soigne comme professeur de médecine et consultant à l'Université de Pékin, et au Beijing Union Medical College de ses confrères anglais et américains. En 1923, il est le co-fondateur de



*Jean Augustin Bussière, doyen de l'Université L'Aurore de Shanghai,
au centre à droite du père Germain s.j., président de l'Université, vers 1930.
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

l'Institut franco-chinois, qu'il crée avec Li ZhiZhen et Cai Yuanpei, le recteur de l'Université de Pékin, et son ami André d'Hormon, conseiller de la présidence chinoise. Il travaille au développement de la branche médicale l'Institut Lamark. Il n'a plus le temps d'écrire, seulement quelques notices pour ses conférences : l'une sur "la chirurgie de guerre aux armées françaises" en 1921, l'autre sur "l'origine des microbes, leur rôle dans la nature" en 1926, ainsi qu'une notice sur "la station thermale et climatique de Ouen-Ch'ouan", que les empereurs fréquentaient durant des siècles, et qu'il voudrait relancer, lui qui a étudié pendant ses vacances comme jeune médecin de cure, les eaux thermales des stations d'Auvergne, en particulier celles de Châteauneuf-les-Bains dans sa région natale des Combrailles. Il encadre en fait ses plus jeunes camarades et confrères chinois et français en créant le *Bulletin Médical Franco-Chinois*, diffusé par l'Université l'Aurore, dont il est le doyen et il rapproche chaque fois qu'il le peut les trésors méconnus de la pharmacopée et de la médecine chinoise avec la médecine occidentale. Ses cours sont inspirés des pasteuris. Charles Nicolle son maître et ami pour son cours d'introduction à l'étude de la médecine, ses maîtres Roux et surtout Calmette, à qui il rend un vibrant hommage devant ses étudiants de l'Aurore.

Pourquoi tant d'énergie à s'ancrer sur le sol chinois ? Seul depuis 1920 en raison de la maladie de son épouse qui rentre se faire soigner au Val-de-Grâce et habite chez ses parents rue du Val-de-Grâce, et qui y meurt en 1923. Mais aussi parce que le commandement militaire reproche à Bussière de ne pas avoir fait la Grande Guerre, alors qu'on lui avait en 1914 donné l'ordre de rester sur place et de représenter la présence française en Chine, et qu'on a oublié cet officier détaché depuis des années à l'autre bout de la

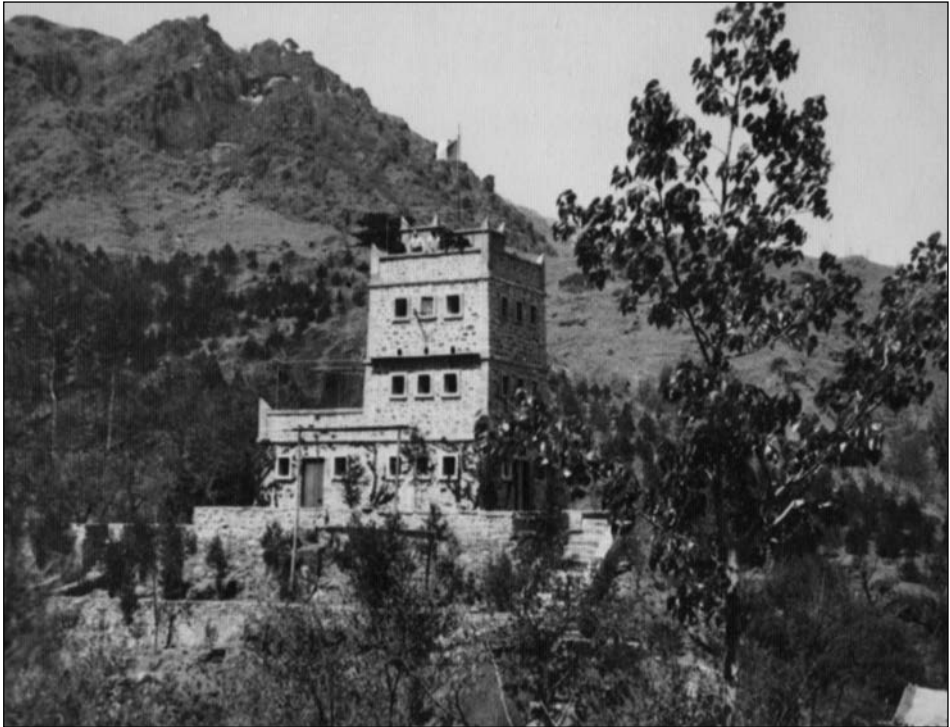
planète. Il quitte ses fonctions militaires en 1927, sans avoir eu le moindre avancement depuis 1910 et décide de se consacrer encore davantage à sa seconde patrie, d'autant plus que sa fille ainée Suzanne vient d'épouser Raoul de Sercey, issu d'une famille de diplomates ayant déjà foulé depuis 50 ans les pavés de la capitale chinoise. Il clôture sa carrière militaire, et fait un aller retour en France en 1928 par le Transsibérien et Moscou, et il rentre d'ailleurs avec son gendre et sa fille qui vivent à Shanghai. Sa vie, sa famille et ses amis sont en Chine désormais.



Jean Augustin Bussière, Pierre Teilhard de Chardin s.j. au centre, et Pierre Leroy s.j. devant l'Institut de géobiologie de Pékin (vers 1940). Photo Association Jean Augustin Bussière.

Le salon littéraire à deux pas de la cité interdite...

Avant 1920, la famille habitait à l'abri des hauts murs du quartier des légations. Pour être proche de son travail il achète une vaste maison traditionnelle, avec ses cours arborées et ses pavillons dans le Hutong Ta Tien Shui Tsin, près de la célèbre artère WanfuJing, et il la décore entièrement dans la tradition chinoise. Il reçoit chaque mercredi à dîner son ami André d'Hormon, sinologue averti, précepteur de PuYi, le "vrai" dernier empereur, puis conseiller de la présidence de cette jeune république chinoise. S'y croisent les Chinois modernes attirés par l'Occident, et de nombreux hôtes de passage ou résidents français et étrangers à Pékin. C'est le salon littéraire où l'on se retrouve pour écouter les écrivains et poètes, les philosophes et les explorateurs : Alexis Léger alias Saint John Perse, secrétaire à la Légation, qui écrit et lit les brouillons d'*Anabase* dans ce salon 40 ans avant de décrocher le prix Nobel de littérature, et Teilhard de Chardin qui décrit ses fouilles paléontologiques et raconte ses visions



*Le dispensaire en forme de tour tibétaine au pied des collines de Xi Shan (au nord-ouest de Pékin).
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

mystiques, Alexandra David-Neel, l'aventurière qui lui confiera ses affaires personnelles à garder pendant qu'elle explore le Tibet qui la rendra si célèbre, les explorateurs Paul Pelliot et Swen Hedin, l'abbé Breuil et le Père Leroy dans le sillage de Teilhard, le philosophe Lévy Bruhl, Paul Langevin, Jacques Reclus, le fils du géographe, et tous ses amis de la légation (puis ambassade) de France Boppe, les époux Hoppenot, Naggiar, Cosme, Lacoste, de Margerie, le général Guillermaz. Les années passées font de lui le pilier de la présence française et il est nommé Directeur de l'Alliance Française, et président du comité de Pékin de la Croix Rouge française.

Le “jardin Bussière” dans les collines

Le week-end il est dans son jardin, en pleine nature, à 35 km au Nord-Ouest de Pékin au delà du palais d'été, dans les collines de Xi Shan, là où les Pékinois et les étrangers se réfugient le week-end loin du brouhaha de la cité mandchoue, et pour échapper aux chaleurs étouffantes de l'été dans la capitale. Dans le vallon de Niu Kien Ko, sur ces collines de granit qui lui rappellent l'Auvergne, il bâtit, repère les sources, canalise, plante des chênes avec des glands qu'il fait venir de la Creuse, et comme le dira Teilhard de Chardin “reconstitue un coin d'Auvergne en Chine” où il reçoit familles et amis. Il y ajoute un dispensaire en 1933 pour soigner gratuitement les paysans du village voisin de Bei An Ho. Il apprécie chez eux le solide sens de la terre et le caractère fier et honnête du paysan chinois qu'il compare à ceux de son enfance dans la Creuse. Bussière, comme

le relatera un journaliste local, “tel un Robin des Bois des temps modernes, prend l’argent des riches mandarins de la capitale pour soigner ses braves villageois sans un sou”. C’est là aussi qu’il soignera des réfugiés du massacre de Nankin et de nombreux résistants communistes cachés dans les collines face à l’envahisseur japonais. Il y met à l’abri ses petits-enfants quand son gendre Raoul de Sercey doit rejoindre la résistance à Shanghai en 1937, et il traverse chaque semaine pendant sept ans, à vélo, les postes japonais qui encerclent Pékin pour apporter des sacs pleins de médicaments, de pansements, à son dispensaire, et de là des émissaires transportent ces denrées précieuses à Norman Béthune (1890-1939), le chirurgien canadien qui accompagne Mao et ses troupes décimées par la longue marche, à Yanan, dans le Nord-Ouest de la Chine à plus de 2000 km de là. Sans prendre position entre les nationalistes et les communistes, Bussièrè considérait que son devoir d’officier français et de médecin était de permettre de soigner les blessés contre les ennemis japonais qu’il abhorrait depuis les atrocités rapportées par les survivants de Nankin. Au printemps 1945, la guerre qui a cessé en Europe, se poursuit en Asie, et en temps qu’officier de réserve, à 72 ans, il se porte encore volontaire pour soigner et soutenir le moral des militaires français encore bloqués par les Japonais dans le camp de Shanhaiguan à 250 km au nord-est de Pékin. Il assiste au débarquement des troupes américaines et au départ des Japonais, et sera invité par les plus hautes autorités militaires américaines. Malgré les propos très élogieux de son chef militaire le Colonel Onno, il n’obtiendra une fois encore aucune reconnaissance de la mère patrie. Alors il décide de ne plus rentrer dans cette France de l’après-guerre qu’il ne reconnaît plus.

Douceurs et douleurs de l’exil et du retour

Dans sa retraite tardive, entre deux randonnées dans les collines et des visites à ses amis des communautés religieuses, il se passionne pour l’art chinois, la peinture, la musique, l’art des sceaux, la calligraphie au contact d’une artiste lettrée et fille d’une grande famille de mandarins, Wu Seu Tan (1924-2013), élève des princes Pu Qin et Pu Quan à l’Université Fu Jen, avec qui il convole en secondes noces. Malgré le nouveau régime dès 1949, Jean Augustin Bussièrè se croyait protégé par sa contribution à la lutte antijaponaise et par son âge ; avec son vieux “copain” André d’Hormon arrivé en Chine en 1906, ils pensaient se procurer des concessions pour y mettre leurs vieux os. Mais petit à petit les deux amis ont perdu leurs illusions et le rouleau compresseur de la Révolution communiste chasse la plupart des étrangers et des religieux, d’autant plus que les derniers Français sont indésirables depuis que le régime de Mao soutient le Vietcong contre les impérialistes français, et on leur impose un départ précipité en 1954. Quelques mois après d’Hormon, Jean Augustin sera l’avant-dernier Européen à quitter la Chine. Il débarque sans un sou à Marseille en octobre 1954, sa jeune épouse en robe chinoise à un bras, une cage à oiseau à l’autre comme un vieux mandarin du céleste empire. Son camarade le médecin général François Blanc, directeur du Pharo, qui lui avait succédé de 1937 à 1939 au poste de l’hôpital Saint-Michel à Pékin lui écrit alors : “Cher Monsieur Bussièrè, ... Le Docteur Jean Bussièrè a fini ses caravanes !... Vous repassez les étapes de votre prestigieuse carrière, les cadres magiques de l’Inde, de la Perse et de la Chine, les belles heures de travail utile, la médecine française si bien servie, tant d’hommes sauvés par vos soins... Vous avez été comblé, l’ingratitude est l’achèvement nécessaire des vies harmonieuses. Mais que peuvent représenter pour vous les sanctions des hommes, pour vous riche de l’esprit chrétien, des sagesses confucéennes et des lois du

Tao...”. Il s’installe à Châteauneuf-les-Bains (63), à 60 km de son village natal, au bord de la Sioule, défriche le bout de rocher inculte qu’il avait acquis depuis la Chine trente ans plus tôt, et rebâtit à 81 ans une maison, un foyer et une famille, un fils. Il y décède le 5 février 1958 dans sa 86^{ème} année.

Un jour de Septembre 2013, un diplomate de l’ambassade de Chine à Paris recherche un descendant du Dr Bussière et demande à Jean Louis Bussière s’il a une ou deux photos de son grand-père. “Je pense que vous recherchez des traces de mon père, mais il y a ici deux malles pleines de milliers de photos et de lettres, et une bibliothèque de trois cents livres que ma mère a conservés pendant des décennies au fond d’un grenier à Châteauneuf et que j’ai ramenés à Paris à son décès il y a quelques mois”. Quelques pages d’une histoire de la médecine dans les colonies et quarante ans de l’histoire de Chine ont refait surface... Pasteurien, Jean Augustin Bussière l’était dans ses œuvres de vaccination à travers l’Afrique, l’Asie Mineure et l’Extrême-Orient, humaniste il le fut consacré aux soins de ses patients pauvres ou riches sans distinction de race, de politique ou de religion. Artisan de la diplomatie et du rapprochement des cultures il œuvra comme beaucoup de ces médecins célèbres ou inconnus de l’école de Médecine navale et coloniale au rayonnement de la France dans le monde. Un siècle après son arrivée à Pékin, sa mémoire se pérennisera par le “Jardin Bussière”, ses maisons de style chinois et le dispensaire rénové à l’identique, ouvert au public depuis 2015, et devenu un des symboles officiels des nouvelles relations franco-chinoises.

RÉSUMÉ

La vie de Jean Augustin Bussière (1872-1958) et en particulier ses 41 années en Chine.

SUMMARY

About Jean Augustin Bussière (1872-1958) and especially the 41 years he spent in China, a bridge-builder between France and China.

